

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean TERRETTAZ

Des verbes en mi à la politique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 77-80

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Des verbes en *mi* à la politique

Sans avoir eu des relations bien intimes, nous avons toujours été de bons camarades, et avec un peu de psychologie, nous nous serions reconnu les mêmes goûts, la même tournure d'esprit. Mais, à cet âge, on ne pousse pas si loin l'analyse des sentiments, de sorte que nous avons été deux amis, sans nous l'être jamais dit, sans même nous en être rendu compte.

Nous nous sommes quittés, comme se quittent tous ceux qui ont achevé leur collège, pour entrer dans ce qu'on appelle pompeusement la vie, pleins d'espoir et d'illusions.

Voici qu'après dix-sept ans, par le plus inattendu des hasards, nous nous rencontrons au détour d'une route.

Deux exclamations de surprise et de joie nous échappent à la fois : « Hé ! bonjour ! Comment, c'est toi ! » Et les questions se pressent, se succèdent ; questions sur le présent, questions sur le passé.

Et, tout naturellement, on parle de l'heureux temps où l'on a vécu ensemble ; d'un coup l'on rajeunit ; on ressent en son âme les sentiments, les élans d'autrefois.

Mon ami surtout est intarissable.

— Tu ne sais pas ce qui m'impressionne le plus quand je pense à mes années de collège ? C'est la vie de nos professeurs. Que de fois j'y ai songé depuis. Ce qu'il leur en faut de patience, de travail, de constance surtout pour accomplir leur rude besogne, pour amener les élèves à faire convenablement leur devoir. Tu te souviens, dis, de notre professeur de Syntaxe ? Ce qu'il paraissait convaincu quand il nous expliquait Xénophon ! N'aurait-on pas dit qu'il était impossible de faire son salut sans posséder le dernier secret des verbes en *mi* et des aoristes seconds ? Pauvre professeur ! Dans ces moments-là, je suis sûr qu'il le croyait, tant il y allait de toute son âme. Vois-tu, je suis père de famille, il y a plus d'un

lustre que je ne me suis plus occupé des temps primitifs de *didômi* et que j'ai oublié jusqu'à la déclinaison de *logos*. Pourtant, je t'assure que ces leçons de grec ne m'ont pas été inutiles. Quand je suis en face d'une difficulté sérieuse, je me dis : « Voici encore un verbe en *mi* à conjuguer. » Je pense à notre professeur, je revois son visage d'ascète, ses yeux profonds toujours tournés vers le ciel, j'entends sa voix harmonieuse et grave, et je trouve dans ce souvenir une énergie inexplicable.

— Et en pensant ainsi au collègue, n'as-tu pas parfois quelques petits remords ? Car enfin, nous ne valions pas plus l'un que l'autre et nous avons bien contribué pour notre part à leur rendre le fardeau plus lourd et la besogne plus ardue, à ces pauvres professeurs.

— Eh bien ! franchement, non ! je ne ressens pas de remords. Je me dis que certainement nous avons souvent grandement tort ; mais nous ne nous en rendons pas compte. Nous avons besoin de formation sous tous les rapports. Cette formation s'est opérée en nous petit à petit durant tout notre collège, et ce n'est que maintenant que nous voyons les choses sous leur angle exact. D'ailleurs, je crois bien qu'au fond, nos professeurs nous comprenaient plus qu'ils ne le laissaient voir et que, la plupart du temps, à leurs yeux, les pénitences étaient des remèdes, des préservatifs plus que des châtimens. Toi, qui dois avoir l'expérience en la matière, n'es-tu pas de mon avis ?

— Oh ! moi, je me méfie un peu de ma manière de voir. Mais j'avoue que punir, c'était ce qui me coûtait le plus. Et je reste persuadé, qu'en règle générale, les meilleurs résultats ne s'obtiennent pas par les punitions. Pour notre compte, d'abord, est-ce que jamais elles nous ont rendus meilleurs ? Ne devons-nous pas chercher ailleurs les facteurs qui ont opéré un peu de bien en nous ?

— Pour moi, vois-tu, ce qui me faisait le plus d'impression, c'étaient les conseils donnés par M. le Directeur de sa voix calme et tranquille, les observations faites en particulier, sans éclat et sans tapage, car alors on ne s'y trompait pas, on voyait, on sentait que c'était

sérieux. Mais je crois que ce qui contribue le plus au collège à une bonne formation, c'est l'ambiance, l'entraînement réciproque.

— L'ambiance ne sert-elle pas plus souvent la cause du mal que celle du bien ; et ne suffit-il pas très souvent, de quelques têtes mal tournées pour mettre le mauvais esprit dans toute une division ? On a si peu de courage pour le bien et on se laisse entraîner si facilement au mal.

— Parfaitement. Mais si l'esprit est bon, si ce sont les élèves les mieux disposés qui exercent l'influence sur les autres (et n'était-ce pas le cas de notre temps ?) quelle force pour le bien ! Et cette force agit constamment, continuellement. Ainsi, ne sentait-on pas un courage plus grand, une ardeur plus vive en sortant des séances de l'*Agaunia* ? Pourquoi ? Parce qu'on avait été sous l'emprise de cette force qui est l'entraînement ; parce que les bonnes dispositions latentes qui se trouvaient en nous, se développaient, se concrétisaient en quelque sorte au contact de bonnes dispositions semblables. Et ce que je dis de l'*Agaunia*, n'est-il pas plus vrai encore de la Congrégation de la Sainte Vierge, au point de vue de la piété ?

— Je vois que tu as conservé vivants ces souvenirs de ta vie de collègue. Tu m'as rappelé bien des choses auxquelles je n'avais jamais plus pensé.

— Je n'y ai pas toujours songé moi-même ; et pour tout te dire, ce n'est que lorsque je fus père de famille, lorsque le premier de mes mioches commença à prononcer le nom de Jésus que toutes ces choses me sont revenues à la mémoire. Avec le sentiment de la responsabilité paternelle, s'est fait jour en moi le sentiment de la reconnaissance pour l'éducation religieuse que j'avais reçue au collège et que j'avais l'obligation de transmettre à ces anges que le bon Dieu m'a confiés.

— Alors, ton fils, tu l'enverras au collège ?

— Bien entendu ! mais peut-être pas dans les classes latines. Je lui répéterai cette parole pleine de bon sens

que j'ai lue dans notre cher *Nouvelliste* : « Fais-toi prêtre, ou reste paysan. »

Oui, acquérir une solide instruction par de bonnes études secondaires et revenir ensuite au sein de nos chères campagnes, cultiver cette terre fécondée par la sueur de nos pères, continuer ces traditions qui ont fait leur bonheur et préparé le nôtre, faire servir ses connaissances au bien et au développement de sa commune, n'est-ce pas une vocation qu'un père, soucieux de l'avenir de ses enfants, peut désirer pour son fils ? Puisque tous, nous devons travailler au bien de la société, il me semble qu'en restant attachés à la terre, à la « Grande Amie », qu'en donnant aux autres l'exemple de cet attachement et de cette fidélité, nous aurons bien mérité de la patrie. Car l'amour du paysan pour son coin de terre, n'est-ce pas, en dehors des principes religieux, le rempart le plus solide que l'on puisse opposer à la tourmente socialiste qui assombrit l'horizon et qui devrait, semble-t-il, mettre fin à toutes les divisions, réunir tous les partis politiques pour la défense de la patrie ?

Les derniers rayons du soleil couchant empourpraient les sommets des montagnes encore couvertes de neige, tandis que, du fond de la vallée, les ombres gravissaient les coteaux.

Dans notre poignée de main passa toute l'émotion produite par ces souvenirs.

Je repris lentement la récitation de mon office, si inopinément interrompue : *Te lucis ante terminum...*
« O Dieu de bonté, Créateur de toutes choses, avant que les ténèbres envahissent la terre, nous demandons de votre clémence que vous soyez toujours notre maître et notre protecteur... »

Ch^{ne} Jean TERRETTAZ.